

Il faudrait, au moins, dire un mot encore de l'étude que Marie Delcourt a consacrée au mythe d'Hermaphrodite (5). A propos d'un être qui semble avoir exercé sur les Grecs à la fois fascination pour l'idée et aversion pour la chose, et qui n'a laissé ni légende explicite, ni culte organisé; rien donc qui puisse intéresser une histoire positiviste, elle dégage la représentation d'une force positive et polyvalente. Le livre est construit suivant un plan qu'elle affectionnait et qu'elle appelait "en spirale". Partant de ce qui est apparemment le plus éloigné: les rites de déguisement sexuel, elle nous amène progressivement, à travers les dieux doubles, les légendes héroïques, les représentations figurées, aux spéculations des philosophes sur une abstraction véritablement cosmique, celle d'un être générateur de lui-même, symbole à la fois d'autonomie et de pérennité:

C'est peut-être là, plus que partout ailleurs, qu'apparaissent les qualités de l'analyse: érudite, ingénieuse, patiente et prudente, mais aussi, dans un petit ouvrage destiné au grand public, ce bonheur à faire passer des idées précises, parfois difficiles, sans rien leur enlever de leur rigueur, grâce à une courtoisie attentive dans l'expression.

Bonheur du lecteur, qui fut aussi le bonheur de Marie Delcourt.

(5) Marie DELCOURT, *Hermaphrodite*, Paris, P.U.F. (Mythes et Religions, 36), 1958. Dans la suite, l'auteur a publié un recueil d'études complémentaires, portant en particulier sur la typologie des représentations figurées: *Hermaphroditea. Recherches sur l'être double promoteur de la fertilité dans le monde classique*, Bruxelles, Latomus (Collection Latomus, 86), 1966.

MARIE DELCOURT ET L'HISTOIRE DE L'HUMANISME

par Franz BIERLAIRE

Marie Delcourt enseigne à l'Université de Liège de 1929 à 1961. Du petit cours libre d'*Histoire de l'Humanisme* dont elle est d'abord chargée, elle fera un grand cours, qui existe toujours et reste un des rares cours d'histoire culturelle figurant parmi les options de la candidature en Philosophie et Lettres. Ce cours n'est pas confié à une historienne, mais à une philologue classique qui vient de publier un ouvrage très remarqué sur *Les traductions des Tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance* (Bruxelles, 1925). Dans cette étude comme dans celle qu'elle consacrera en 1934 à *La tradition des Comiques anciens en France avant Molière*, Marie Delcourt analyse le problème capital de la traduction plus qu'elle ne dresse la liste des "belles infidèles", car elle n'ignore pas que la culture d'une époque ne s'évalue pas en termes purement quantitatifs. Or, c'est bien la culture d'une époque — la Renaissance — qui l'intéresse ; elle veut montrer comment cette culture, qui est une culture héritée, s'articule avec la vie, comment le patrimoine des Anciens entre dans la circulation des idées de l'époque : "Ce qu'il y a de nouveau alors, note-t-elle, ce n'est pas du tout la connaissance des textes grecs et latins, qui n'a pas manqué au Moyen Age, mais l'utilisation des valeurs antiques dans un monde chrétien, utilisation qui n'a pas été sans des torsions parfois assez brutales."

1936 est l'année de la canonisation de Thomas More, mais aussi le 400^e anniversaire de la mort d'Erasmus. Marie Delcourt choisit de fêter More plutôt qu'Erasmus, sans doute parce qu'il y avait des tâches plus urgentes dans le domaine des études moriennes que dans celui des études érasmiques. En 1936, il n'existait pas encore d'édition ni de la correspondance de More ni de son oeuvre la plus célèbre, *l'Utopie*. La première édition critique de cet ouvrage sera l'oeuvre de Marie Delcourt : pour la première fois, ce texte célèbre est considéré comme devant être étudié en soi avec l'idée qu'il faut le connaître pour atteindre la pensée et l'art de More. Marie Delcourt s'intéresse au style de l'auteur, à la langue, aux termes rares qu'il utilise ; elle multiplie les

notes grammaticales afin, dit-elle, de saisir le mouvement d'une langue toujours vivante, mais à la veille de se scléroser.

La même année, Marie Delcourt publie aussi une traduction des *Oeuvres choisies* de Thomas More : quelques poèmes anglais et latins, des extraits de l'*Histoire de Richard III*, de la correspondance, des ouvrages religieux et surtout un abrégé de l'*Utopie*, faisant saillir les articulations de la pensée de l'auteur. Elle donnera une traduction intégrale de l'*Utopie* en 1966, trente ans plus tard.

Dans la foulée, elle publie de nombreuses études sur Thomas More, sur More et Erasme. Comment parler de More sans évoquer son "darling" Erasme ? Comment ne pas rapprocher l'*Utopie* de l'*Institution du prince chrétien* ? Marie Delcourt retrace l'histoire des rapports amicaux entre les deux humanistes qui s'amusaient à traduire Lucien en latin ; elle consacre des articles au pouvoir du roi dans l'*Utopie* et au prince selon le voeu d'Erasme. Les deux amis partagent la même doctrine du prince fait pour le peuple et non du peuple pour le prince, la même horreur de la guerre, le même mépris du métier de soldat. Mais Erasme, en matière de guerre, est bien plus radical que son ami anglais. "More, en effet, fait-elle remarquer fort justement, aborde le problème politique en partant d'un souci d'ordre social — assurer la permanence de l'Etat. Erasme aborde le même problème avec un souci d'ordre moral : il veut que le prince soit chrétien, sente, juge, agisse en chrétien. Il n'exige que cela, mais tout cela. Et cela va l'amener à une position qui, en dernière analyse, sera bien plus révolutionnaire que celle de More lui-même. Erasme, en effet, rejette toute guerre, quelle qu'elle soit. More, lui, sait qu'un Etat qui veut durer doit tenir pour légitime la défense de soi-même. C'est pourquoi il ne peut franchir le dernier pas ni arriver à l'absolue intransigeance d'Erasme. Il était certes plus Anglais qu'Erasme n'était Hollandais. Mais il était bien plus citoyen du monde qu'il n'était sujet du roi d'Angleterre. (...) Nous avons de bonnes raisons de croire que More a évité de mettre l'*Utopie* sous les yeux de Henri VIII. Au contraire, Erasme a offert au futur Charles-Quint un exemplaire somptueusement relié de l'*Institution du prince chrétien*. Le prince de Castille a peut-être lu quelques lignes de l'ouvrage. Il l'aura trouvé inoffensif. On ne peut attendre de lui qu'il ait compris que ce petit livre poli, déférent, flatteur, définissait sa totale dépossession."

L'*Utopie* et l'*Institution du prince chrétien* datent de la même année : 1516. Ces deux ouvrages de philosophie politique sont contemporains du *Prince* de Machiavel, dont Marie Delcourt ne parle pas dans ses travaux de 1936. Elle

réparera cet oubli dans sa traduction de 1966, où elle explique longuement que Machiavel décrit ce qui se passe et More ce qui devrait se passer. Elle n'a pas tort de présenter l'humaniste anglais comme un anti-Machiavel, encore qu'Erasmus, me semble-t-il, mérite davantage ce titre que More.

La première publication érasmienne importante de Marie Delcourt date de 1938. Pour servir d'introduction à la lecture du grand humaniste, elle édite, avec son élève Roland Crahay, *Douze lettres d'Erasmus*. "Il s'agit de lettres à demi personnelles, adressées à un ami et contenant toujours quelque chose qui est pour lui seul, mais écrites par un homme qui garde un double de tout ce qu'il envoie, qui songe à la publication et pense aux lecteurs futurs. Aucune forme littéraire ne s'est révélée mieux ajustée au génie d'Erasmus. C'est par des lettres ouvertes qu'il a le mieux, le plus aisément communiqué avec le reste du monde. (...) Il songe à l'ami auquel il écrit, au petit cercle qui va tout de suite entendre lecture de ces pages vives et hardies, qui en prendra des copies, lesquelles circuleront, plus ou moins à son insu, avant d'être imprimées. Pour cette audience restreinte et sûre, il trouve d'emblée le ton naturel et juste."

Comme l'édition de *l'Utopie*, cette édition est pourvue d'abondantes notes grammaticales, de remarques précises sur la langue et le style d'Erasmus, sur son goût pour les diminutifs, sur la variété de son vocabulaire. Marie Delcourt dresse la liste des termes rares, recherche les auteurs anciens chez qui Erasmus a pu trouver le mot qu'il emploie, signale les mots qu'il a peut-être forgés lui-même ou qui sont employés par lui pour la première fois dans le sens qu'il leur donne. Personne n'a fait mieux depuis ! Nous manquons de bonnes études sur le latin des humanistes et nous aurions bien besoin d'un dictionnaire néo-latin-français ! Marie Delcourt a montré la voie.

En 1944, elle publie un petit *Erasmus*, un petit Erasmus comme il y en a maintenant dans la plupart des collections de poche. Le sien est le premier du genre, ou presque ; les suivants lui doivent beaucoup. Marie Delcourt revient dans ce livre sur l'amitié de More et d'Erasmus, sur la morale humaniste de la guerre et de la politique ; elle retrace aussi l'histoire des *Colloques*, où s'inscrivent trente cinq années de la vie de l'auteur, et, sous le titre "La gaité d'Erasmus", elle consacre quelques pages bien enlevées au caractère de l'humaniste, "l'une des personnalités les plus attachantes qui fût jamais". Elle parle avec une certaine tendresse de l'Erasmus des dernières années, malade, fatigué, désabusé. A la fin de sa vie, elle sera beaucoup moins indulgente pour cet homme dont "la susceptibilité et la sécheresse de coeur deviennent,

la vieillesse aidant, grimaçantes". Erasme avait fini par l'agacer, m'a confié M. Alexis Curvers. Sans doute avait-elle trop lu la correspondance, où les petits côtés du grand homme apparaissent en pleine lumière !... More, par contre, n'a pas connu d'éclipse : il est resté l'homme de toutes les saisons, et particulièrement de la dernière.

Erasme et More : amis inséparables, figures indissociables dans l'esprit et dans le coeur de Marie Delcourt, dans son oeuvre aussi. Mais sans doute, comme l'a dit M. Roland Crahay, More était-il l'auteur selon son coeur et Erasme l'auteur selon son esprit. Il me semble que cela se sent dans les dernières pages de son *Erasme* : "L'écriture de More est pleine de ces traits où les graphologues reconnaissent une extrême sociabilité (par exemple les boucles superflues qui commencent et terminent les mots) et beaucoup de fantaisie : ce sont bien là, en effet, les éléments de l'humour. Les grandes lettres dépassent les autres : signe de modestie ; le M majuscule de la signature est une simple minuscule à peine agrandie ; mais il y a une sorte d'audace heureuse, joyeuse, dans les boucles qui terminent les h, les y, dans le trait fier et harmonieux qui amorce le T de *Thomas*. Ce qui frappe dans l'écriture d'Erasme, c'est d'abord sa prodigieuse jeunesse : est-il possible que ce trait fin et léger, ces accents hauts placés, d'une façon aérienne (voyez le mot grec de la seconde ligne), ces x typographiques aient été tracés par la main d'un homme torturé par la goutte et la pierre ? Un seul signe de fatigue, mais qui trahit en même temps bien de la coquetterie, c'est le v qui "traîne" sur la ligne avant de se relever. On est étonné par tant d'harmonie. C'est une écriture d'artiste : voyez l'extrême simplicité des traits, les majuscules typographiques (C, S, A, D). Est-il possible que l'homme qui écrit ainsi paraisse presque insensible aux oeuvres d'art, au point qu'il a pu passer des mois à Rome sans rien dire de ce qu'il y a vu ? Jamais on ne nous fera croire qu'on puisse ainsi écrire sans avoir un goût raffiné. Et alors on se souvient qu'Erasme a consenti à se faire peindre par trois artistes : par Quentin Metsys, par Holbein, par Dürer. Il savait choisir. Il savait dessiner aussi. Voyez l'amusante caricature qu'il a faite de lui-même. Il a vu, avec une justesse parfaite, son long nez, sa bouche rentrée, son petit oeil malin. Et il en a ri, comme il riait de tout. Intelligence claire, critique, ironique (voyez les pointes un peu trop aiguës qui terminent les x). Peu de fantaisie, bien moins que dans l'écriture de Thomas More, mais un grand, un puissant élan intellectuel : voyez l'admirable E qui ouvre la signature ; chaque détail en est inventé ; hardi, audacieux ; le trait marque de la coquetterie, de la conscience de soi. L'homme qui signe ainsi sait ce qu'il vaut, mais il se juge d'un regard

aussi net que celui dont il juge le reste du monde. Ecriture gaie. Gaîté supérieure de l'intelligence qui jouit de son propre jeu, de l'esprit critique qui applique sa fine pointe à toutes choses, de la lucidité parfaitement exercée qui sait distinguer les vraies valeurs."

Marie Delcourt s'est intéressée surtout au printemps de l'humanisme, symbolisé par les mugets et les violettes sauvages du portrait d'Erasmus par Dürer, à cette période du XVI^e siècle où les humanistes se sentirent heureux, grisés par le vin des idées nouvelles, enivrés par la pensée du monde nouveau qui s'ouvrait devant eux, la période où, pour reprendre ses propres termes, l'humanisme est plus vivant que scolaire. A partir des années '50, Marie Delcourt consacra toutefois plusieurs articles à l'humanisme dans la seconde moitié du XVI^e siècle, aux Pays-Bas et à Liège. Elle avait entrepris la publication, avec M. Jean Hoyoux, de la correspondance — un millier de lettres — d'un humaniste bien de chez nous : Gantois de naissance, Liégeois de cœur, Anversois d'adoption, puisqu'il sera le deuxième évêque d'Anvers. Les Liégeois d'aujourd'hui ont oublié son nom : Liévin Torrentius, mais ils connaissent sa maison, qui est toujours debout, rue Saint-Pierre. Cet homme d'Eglise, témoin et artisan de la Réforme catholique, protecteur des Jésuites, mais aussi de Lambert Lombard, conseiller des princes-évêques de Liège, a édité Horace et Suétone, mais il n'a connu de l'humanisme "ni l'épanouissement érasmien, ni l'euphorie rabelaisienne, mais seulement le docte prolongement assuré par son ami Juste Lipse et par son éditeur Christophe Plantin".

Marie Delcourt a édité Torrentius, elle ne l'a pas traduit. Mais peut-on traduire Torrentius ? Et cela veut-il la peine de le traduire ? C'est aux oeuvres maîtresses de la Renaissance que Marie Delcourt voulait gagner des lecteurs, ce sont les grands textes qu'elle désirait à tout prix "faire lire et goûter". Et c'est pourquoi elle encourageait les spécialistes à donner de ces textes des éditions qui ne soient pas trop savantes, à traduire ces auteurs qui ont eu le tort d'écrire en latin : "Qui ouvre encore Lefèvre d'Étaples ou Budé ? Si l'on faisait dans le Quartier latin une enquête sur ce dernier, on apprendrait, je gage, que c'est le fondateur d'une collection où les classiques grecs sont imprimés sous couverture jaune et les latins sous couverture garance." Marie Delcourt — elle a été entendue — va jusqu'à réclamer la lecture d'Erasmus dans les écoles : "Ceux qui, à l'époque où l'Europe latine était une réalité; ont écrit dans la langue de tous les penseurs de leur temps, ne peuvent donner que de bonnes leçons aux écoliers de l'ère de la S.D.N."

Toute sa vie, Marie Delcourt a prêché d'exemple. S'il fallait, dans son oeuvre, "élire une seule fleur comme fait Dürer lorsque, dans un portrait, il met à côté du modèle un brin de muguet ou quelques violettes dans un verre d'eau", je choisirais sa traduction de la *Correspondance d'Erasmus*. Certes, elle n'a pas tout traduit, mais elle a revu chacun des onze volumes (plus de 3.000 lettres) et elle en a pris plusieurs à son compte, notamment le premier — le plus difficile — et le dernier, qui vient de sortir de presse. Rares étaient ceux qui croyaient au succès de l'entreprise ! Marie Delcourt y a cru. Elle disait que le latin d'Erasmus était facile. Sur ce point, elle avait tort, je crois, mais elle a eu raison de se tromper : sa traduction rend d'immenses services, et pas seulement aux étudiants !

La démarche de Marie Delcourt, historienne de l'humanisme, n'est pas différente de celle des humanistes de la Renaissance. Ceux-ci furent d'abord des découvreurs de textes tombés dans l'oubli : Marie Delcourt, elle aussi, a exhumé quantité de textes qui dormaient dans les bibliothèques ; je pense, par exemple, aux devoirs des élèves du Collège liégeois des Jérômites retrouvés dans une vieille reliure. Les humanistes se soucièrent de donner de bonnes éditions des textes ramenés à la lumière : Marie Delcourt partageait ce souci du retour aux sources, aux meilleures sources, plusieurs éditions critiques en témoignent. D'éditeurs, les humanistes se firent souvent traducteurs : Marie Delcourt aussi, qui reprochait presque à Erasmus d'avoir écrit en latin, contribuant ainsi à rendre son oeuvre inaccessible : "Dix lourds in-folios restent fermés au grand public. Le latin est une langue morte". Les humanistes furent des diffuseurs de la pensée antique, des pédagogues au sens le plus noble du terme : toute sa vie, Marie Delcourt fit de la vulgarisation scientifique — de la vulgarisation intelligente — notamment dans ses chroniques du journal *Le Soir*. Un dernier point de comparaison me vient à l'esprit, qui m'est inspiré par ces quelques lignes, que je voudrais vous lire, pour conclure : "Ceux qui ont écrit l'histoire de l'humanisme n'ont peut-être pas assez insisté sur le bénéfice que les études retirèrent d'une circonstance minime en apparence de la vie sociale avant le XVIIe siècle : l'extrême instabilité des fonctions. Un savant moderne se fixe à une institution; il compte sur elle comme elle compte sur lui. Un système basé sur l'avancement et la pension décourage toute envie de faire l'école buissonnière. Rien de tel n'existait à l'époque de la Renaissance." Il me semble que Marie Delcourt, malgré son handicap physique et son attachement à l'Université de Liège, a, jusqu'à son dernier jour, fait l'école buissonnière, pour cueillir à notre intention les mugets et les violettes du printemps de la Renaissance.

MARIE DELCOURT : SOUVENIRS D'UN FAMILIER

par Jean HOYOUX

Après les exposés scientifiques remarquables de mes prédécesseurs, je vais vous raconter familièrement quelques-uns des souvenirs que j'ai conservés de ma collaboration de quarante années avec Marie Delcourt.

Il est bien entendu que si le titre de l'exposé que je dois vous faire est libellé sur les invitations : "Marie Delcourt et ses élèves", c'est un peu à mon insu, car cette tâche est trop importante pour que je puisse l'assumer. Marie Delcourt a eu des centaines d'élèves et d'amis. Son génie universel a fait en plus qu'ils provenaient de toutes les disciplines et de tous les milieux. Je suis loin de les avoir connus tous et je n'ai pas l'autorité suffisante pour prendre la parole en leur nom. Je cite au hasard et sans ordre quelques-uns de ses intimes : Nelly Clajot, professeur de grec ; Jean Puraye, archéologue ; Jenny Delhez, professeur de latin ; Gusti Francotte, philosophe ; René Henry, professeur de grec, décédé malheureusement ; M. et Mme Leclerque-Nils, professeurs de latin ; Mme de Quatrebarbe, documentaliste ; Suzanne Crahay, régente et professeur d'italien ; Roland Crahay et Pierre Gothot, ici présents. Il y en a eu beaucoup d'autres : qu'ils me pardonnent de ne pas les citer et de ne pas pouvoir dire ce que Marie Delcourt leur a apporté et ce qu'ils lui ont apporté à elle. Combien de fois m'a-t-elle répété : "Vous m'avez tous aidée mais de façon différente." Chacun pour expliquer tout cela devrait prendre la parole et égrener ses souvenirs comme je vais le faire maintenant.

J'ai vu Marie Delcourt pour la première fois alors que j'étais encore un gamin d'école primaire. C'était en 1925, je crois, et ce que je vais dire ici, je ne l'ai jamais raconté à personne, pas même à elle-même.

A cette époque, j'allais avec mon père, le dimanche, aux matinées Franklin. Les distractions étaient rares en ce temps-là à Herstal, où je suis né. Ce dimanche de 1925, la conférencière était, par chance, exceptionnelle :